Ami du Clergé du 27 octobre 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'anniversaire de l'Armistice. — I. Patriotisme et prière, 593. — II. L'âme française, 595. — III. La reconnaissance envers Dieu et envers nos soldats, 597.
Sur les Epitres du dimanche. — LI. *24ᵉ Dim. après la Pentecôte :* Ce que nous devons à nos frères, 600.
Nos Religieux. — XI. Les Jésuites, 602.

POUR L'ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE

I

PATRIOTISME ET PRIÈRE

Mes frères,

Il y a quatre ans, au dixième anniversaire à la fois douloureux et glorieux du 11 novembre 1918, un des plus célèbres écrivains de la génération des combattants téléphonait à son ancien colonel :

— Mon général, combien de temps met à défiler un régiment ?

— Une demi-heure, à l'effectif de guerre, répond au bout du fil la voix du chef.

Et l'ancien combattant de calculer : « Une demi-heure, avec ses clairons et ses mitrailleuses, ses voitures et ses brancardiers, toute la colonne qui mêle ses refrains dans la poussière et qui plie le dos sous le sac.

« Une demi-heure ! Quinze cent mille morts...

« Ainsi, il faudrait onze journées entières, onze journées et onze nuits, pour passer en revue ces cinq cents régiments. Une armée de morts plus longue que toute l'infanterie de France, si, au lendemain de la guerre, elle avait défilé. »

Messieurs, c'est pour perpétuer à travers les générations le souvenir de ces morts glorieux et de ceux qui les ont précédés, de tous les sacrifiés dont nous sommes les débiteurs, qu'a été fondée l'œuvre du Souvenir français.

Et vous avez compris que pour entretenir la flamme de ce souvenir, il était bon de la ranimer chaque année à celle, toujours brûlante, du sanctuaire.

Voilà pourquoi vous avez demandé que fût célébré aujourd'hui dans cette église un service solennel pour tous vos glorieux morts et que la parole du prêtre dégageât la leçon de cette cérémonie du souvenir.

Cette leçon, me semble-t-il, se résume en deux mots pour les Français et les chrétiens que nous sommes : *patriotisme* et *prière*.

I. — *Patriotisme*

Mort pour la France ! Tombé au champ d'honneur ! Cette citation glorieuse sur la tombe de nos soldats n'évoque pour quelques-uns, suivant leurs opinions, que le sacrifice noble ou insensé à un sentiment généreux ou barbare. Devant la raison et la foi, elle représente l'héroïsme d'une vertu, de la vertu de patriotisme.

Car pour l'Eglise, le patriotisme est cela : une vertu, une vertu comme la charité et la justice, une vertu comme la chasteté et l'humilité, la plus grande des vertus après la religion, « parce que, après Dieu, c'est à ses parents et à sa patrie que l'homme est le plus redevable [1]. »

Car la patrie, ce n'est pas seulement le sol sur lequel nous sommes nés, que nous ont légué nos pères et qu'ils ont défendu au prix de leur sang ; elle est aussi l'héritage de nobles pensées et de foi, de bonnes mœurs et de dignité chrétienne qu'ils nous ont laissé ; elle est encore cette organisation de la société qui maintient les droits de tous et de chacun et veille par là à notre existence, à notre liberté, à notre bonheur.

La patrie s'offre ainsi à nous, après Dieu et avec nos parents, comme la source de notre existence, de notre grandeur, de notre félicité ; et voilà ce qui lui mérite ce nom de patrie, d'un mot qui rappelle celui de paternité, « le plus beau nom qui soit après celui de Dieu, » comme a dit magnifiquement le poète Edmond Rostand.

Et alors, comme nous avons des devoirs de religion envers Dieu, de qui nous tenons en définitive l'existence ; comme nous avons des devoirs de piété filiale envers nos parents, de qui nous tenons la vie et notre première éducation ; ainsi nous avons des devoirs de piété patriotique envers le pays de qui nous tenons le complément de cette formation première par toutes les vertus et les gloires de la race et la sécurité assurée pour tous nos droits légitimes.

Cela, ils l'avaient compris, les quinze cent mille hommes qui sont morts pour la France. Ils le tenaient de leur éducation au foyer, des gestes sublimes de notre grande histoire, de leur jeune expérience à l'entrée de la vie. Ils en eurent tous la claire vision à l'appel de leur sol envahi et au commandement de leurs chefs. Et ils allèrent jusqu'au bout des devoirs qu'imposaient alors les circonstances : le sacrifice d'eux-mêmes.

Leur sacrifice n'a pas été vain. Ils ont sauvé la France par la victoire, et avec elle tout ce qu'elle représente de grandeurs, de civilisation, de foi et d'apostolat catholique dans le monde. C'est Joseph de Maistre qui l'a dit, et c'est la vérité, ainsi que notre fierté et notre sujet d'actions de grâces au Dieu qui nous a élus à Tolbiac : « La destruction de la France serait le germe de deux siècles de massacres..., l'abrutissement irrévocable de l'espèce humaine, et même, ce qui vous étonnerait beaucoup, une plaie mortelle à la religion. » Et il y a quelques années, le cardinal Mercier, l'une des plus pures figures de cette guerre, pouvait prononcer ces paroles devant un auditoire de grands Français : « Messieurs, j'ai besoin de vous dire la vérité telle que je la vois, telle que je la sens dans les profondeurs de mon

[1] *Summa Theol.*, IIa-IIae, q. CI, a. 4, ad 3.

âme ; parmi tous les peuples du globe, le plus attachant, le plus beau, le plus grand par le rayonnement de sa pensée, par la précision et le charme de sa langue, par la bravoure souriante de ses soldats, par la fécondité de son héroïsme chrétien, c'est, n'en doutez pas, votre peuple, le peuple français [1]. »

Ce trésor que nos morts ont sauvé par leur patriotisme poussé jusqu'à l'immolation en des heures critiques, à nous de le sauvegarder et de l'accroître, chacun à notre place et dans notre rôle, par la vertu de patriotisme, autrement facile, quoi que disent beaucoup, dans la paix. A ceux qui ont charge de la chose publique, à quelque degré que ce soit, de faire régner la justice, l'ordre et la paix ; aux parents et aux éducateurs de la jeunesse d'élever les enfants dans le respect, l'honneur et l'admiration de la patrie ; à tous les citoyens d'user de leurs droits pour assurer les traditions qui ont porté la France à cette place dans le monde.

Voilà notre premier devoir envers nos morts : continuer ici bas leur œuvre. A cela, plus qu'à nos larmes, ils ont droit.

« En septembre dernier, a raconté François Duhourcau, je parcourais la Toscane. Sur la terrasse de San Geminiano, ville médiévale aux treize tours commandant un ample horizon de vignes, de maïs et d'olivaies, çà et là hérissés des dures flammes des cyprès, je visitai sous un soleil apollinien le bois sacré qui entoure le *Memento* des morts de la guerre. Toutes les cités d'Italie, par ordre du gouvernement, ont planté des *semper virens*, dont chacun porte le nom d'un martyr de la patrie. Au cœur des communes se dresse ainsi une cyprière de gloire éternelle et ténébreuse. A San-Geminiano, sur le socle de marbre du monument clair comme un autel, brille l'inscription que voici :

A ceux qui sont tombés
dans la grande guerre
et qui réclament de nous
non des larmes
mais des œuvres. »

Si nous ne dominons notre douleur ou si nous fléchissons dans l'effort, au lieu de continuer l'action salvatrice des morts, nous manquons à cette consigne, à notre premier devoir envers nos héros : maintenir et développer leur œuvre, le salut et la prospérité de la patrie.

II. — *La prière*

Mais à côté de ce devoir de Français, il y en a un autre, notre devoir de chrétien : la prière.

Un de nos plus grands poètes du dernier siècle a dicté ce devoir en des vers sublimes :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau ;
Toute gloire auprès d'eux passe et tombe, éphémère,
Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

[1] Discours de réception à l'Académie des sciences morales et politiques, 1919.

Ils y ont droit.

Ils ne sont pas seulement les morts d'une famille, d'une parenté, d'une commune de France, ils sont les morts de la France et de tous les Français. J'admire dans sa profonde vérité et sa piété très juste l'inscription partout la même de nos plaques ou de nos monuments commémoratifs, dans nos églises ou sur nos places : « La paroisse ou la ville à ses enfants morts pour la France. » Nous les avons adoptés et nous devions les adopter, comme nous l'avons fait de leurs enfants, les pupilles de la nation : ils sont *nos* morts.

Car c'est pour nous qu'ils sont tombés. A dater de ce jour, nous sommes en dette avec eux. « Ils ont des droits sur nous, » a dit l'homme d'Etat qui contribua le plus à la victoire.

Et en définitive, pour ceux qui ont la foi, il n'y a qu'un moyen de les payer : la prière, ou, d'une façon plus générale, nos suffrages en leur faveur.

Eh quoi ! pensera-t-on peut être, n'ont-ils pas reçu en récompense le succès de la victoire et une gloire impérissable dans notre souvenir ? N'ont-ils pas devant l'histoire et devant Dieu, l'honneur plus grand encore d'avoir fait leur devoir ? Et surtout, après le martyre de leurs tranchées, après tant d'années écoulées depuis leur sacrifice, Dieu ne leur aurait-il pas fait déjà miséricorde et auraient-ils encore besoin de nos prières ?

Je m'adresse à des chrétiens.

Si grande que soit la gloire dont ils se sont couverts, elle est bien petite chose et d'éphémère durée en face de la gloire éternelle. Rappelez vous le mot que prononça sur son lit de mort le grand chef chrétien qui gagna la victoire : « Le ciel, le ciel ! » Pour Foch entré vivant dans l'immortalité et la reconnaissance de la France et du monde, seule comptait l'immortalité bienheureuse du ciel.

D'avoir fait leur devoir fut une gloire plus grande que celle que nous leur donnons... Si Dieu juge d'après nos intentions et les dispositions des âmes, croyez qu'il tient compte aussi des œuvres accomplies et des circonstances atténuantes et de notre humaine misère. Le patriotisme est une vertu et il a droit à la récompense.

Et pareillement les souffrances des tranchées n'auront pas été vaines pour l'heure de la reddition des comptes. Mais malgré la transfiguration du suprême sacrifice dans laquelle nous apparaissent nos morts de la guerre, n'oublions pas que comme nous ils portaient en eux les conséquences du péché originel ; qu'avant le sacrifice total d'eux-mêmes, les doctrines du siècle et les passions du monde avaient peut-être troublé leur conscience et agité leur cœur ; que la mort pour la patrie, si glorieuse et méritoire qu'elle soit, n'est pas le martyre. L'Eglise ne veut pas que nous fixions par nos calculs humains la durée des expiations du purgatoire ; les éléments nous manquent ; elle demande que l'on prie à perpétuité.

Aussi rien ne nous dispense de l'impérieux devoir de justice de prier pour eux.

* *

Chaque soir, on rallume à la place de l'Etoile ce qu'on a si justement nommé la flamme du souvenir. Sur tous les points épiques du front, à Lorette, à Douaumont, brillent des feux pareils. On a renouvelé pour les morts de la guerre la vieille coutume des lanternes funéraires de nos cimetières.

Surtout n'éteignons jamais dans nos âmes la flamme du souvenir. Nous trahirions le testament de nos morts dont l'un d'eux s'est fait l'interprète :

D'autres heures naîtront plus belles et meilleures,
La victoire luira sur le dernier combat.
Seigneur, faites que ceux qui connaîtront ces heures
Se souviennent de ceux qui ne reviendront pas.

Nous nous en souviendrons, et d'un souvenir digne de leur bravoure, fait de générosité à continuer leur œuvre et de prières pour une paix qu'ils ont mieux méritée que nous et plus belle, la paix éternelle. Ainsi soit-il.

II

L'AME FRANÇAISE

Mes frères,

Dans la préface de son *Histoire de la Grande Guerre racontée à la jeunesse de France* [1], Mirman écrit :

« Le plan de l'Allemagne avait été scientifiquement établi ; l'algèbre démontrait qu'il devait réussir. Mais l'algèbre ne tient compte que de ce qui peut être mesuré et les facteurs moraux sont impondérables.

« Dans leurs calculs, les Allemands n'avaient négligé que deux coefficients : l'âme belge et l'âme française. » et l'âme américaine

En l'anniversaire du jour où succomba l'orgueil de l'Empire allemand, vaincu par les peuples qu'il prétendait asservir, nous éprouverons une certaine satisfaction à regarder l'âme française [2].

I

L'âme française, nous la voyons se former dans le cœur de sainte Clotilde, des larmes que font couler l'épreuve : la mort de son fils ; nous la voyons naître dans les affres de la défaite, comme plus tard le drapeau qui sera son symbole. Nous la voyons naître à Tolbiac : « Jésus Christ, toi que Clotilde appelle le fils du Dieu vivant, si tu me donnes la victoire, je n'aurai plus d'autre Dieu que toi. »

[1] Un vol. in-8, 20 f. ; Paris, Albin Michel, 1925 (épuisé).

[2] Si vous pensiez que cette expression « l'âme française » ne doit pas dépasser les limites d'une fiction, fruit de l'imagination, je vous rappellerais la forte et substantielle doctrine du cardinal Mercier :

« La Patrie n'est pas qu'une agglomération d'individus ou de familles, habitant le même sol, échangeant entre elles des relations plus ou moins étroites de voisinage ou d'affaires, remémorant les mêmes souvenirs heureux ou pénibles. Non : elle est une *Association d'âmes*, au service d'une organisation sociale qu'il faut, à tout prix, fût-ce au prix de son sang, sauvegarder et défendre, sous la direction de celui ou de ceux qui président à ses destinées. C'est parce qu'ils ont une *même âme*, que les compatriotes vivent, par leurs traditions, d'une même vie dans le passé ; par leurs communes aspirations et leurs communes espérances d'un même prolongement de vie dans l'avenir. » *(Patriotisme et enduranee*, Noël 1914).

Et le jour de Noël 496, l'âme française sortait du baptistère de Reims.

L'âme française, nous la voyons essayer ses premiers pas sous la protection de nos grands saints nationaux : S. Rémi, S. Eloi, S. Waast, S. Aubert, S. Géry, qui l'élèvent dans les plis de leur robe apostolique. Ils ont fait la France, « comme les abeilles leur ruche, » dit Gibbon, un historien protestant anglais.

Que sera-t-elle, l'âme française ? Nous pourrions le demander aux bonnes Fées de France qui durent venir se pencher sur son berceau pour lui apporter leur cadeau. Mais le St-Esprit était venu avant elles l'enrichir de toutes les vertus chrétiennes. Ecoutons le fin psychologue qu'est le cardinal Mercier nous en faire l'exposé :

« De tous les peuples du globe, le plus attrayant, le plus beau, le plus grand par le rayonnement de sa pensée, la précision et la clarté de sa langue, par la bravoure souriante de ses soldats, par son caractère chevaleresque, par l'élan de son apostolat et la fécondité de son héroïsme chrétien, c'est le peuple français. »

Qu'il soit le plus attachant par son âme, on n'en saurait douter : il y a longtemps que Franklin a dit que « tout homme avait deux patries, la sienne d'abord et la France ensuite. »

Qu'il le soit par le rayonnement de sa pensée et la clarté de sa langue, ce n'est assurément pas l'instant d'en faire la démonstration, mais il n'est personne qui ne sache, dans le monde intellectuel, que l'âme française excelle à dégager d'une doctrine la fleur de vertu délicate et fine, et pour nous servir du mot de Faguet, appréciant d'autres méthodes de travail, « là où l'érudition apporte les fagots, le Français apporte l'étincelle [1]. »

Quant à la souriante bravoure de ses soldats, quelques exemples nous la feront connaître. 1214 : c'est à Bouvines. Au petit jour, Philippe-Auguste sort de la chapelle ; sur l'autel il a laissé la couronne royale. Voyant toute la nation en ordre de bataille, se sentant la redoutable mission de chef, mais aussi le rôle auguste de père, il crie : « Enfants de la Gaule ! » En étendant les mains il bénit ceux qui vont peut-être mourir ou vaincre. Au soir, quand on jette à ses pieds les Aigles germaniques, Philippe Auguste se borne à dire : « Hé bien ! nous ne verrons plus leur figure d'aujourd'hui. »

L'âme française et sa souriante bravoure, c'est Henri IV ralliant les siens à l'entraînante clarté de son panache blanc et écrivant à l'un de ses compagnons : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu sans toi. »

C'est Fontenoy, en 1746 : « Mais tirez donc les premiers, Messieurs les Anglais ! »

C'est Turenne endormi sur un affût de canon et disant à son réveil : « Tu trembles, carcasse, tu tremblerais plus encore si tu savais où je te mène. »

L'âme française et sa souriante bravoure, ce sont les héros de Sambre et Meuse, qui allaient

[1] Faguet, *Drame ancien et Drame moderne*, p. 177-178.

« sans pain, sans souliers, avec leur sac pour oreiller. » La gloire était leur nourriture, mais aussi ils sont entrés dans l'immortalité.

C'est le sieur Lévêque, au siège de Landrecies, en 1794 La première bombe qui tombe sur la ville atteint sa maison au moment où il l'a quittée pour se rendre à son poste. « A moi l'étrenne, s'écrie-t-il en se décoiffant, et vive la République! » Et quand le général demande un homme de bonne volonté pour remplacer, au haut du beffroi, le drapeau abattu par un boulet autrichien, un jeune Landrecien se présente et monte malgré une grêle de projectiles, fait flotter le drapeau. Revenu à son poste, le général veut le récompenser : — « Grand merci, on ne monte pas là-haut pour de l'argent quand le tonnerre gronde et que la foudre éclate. »

L'âme française et sa souriante bravoure, c'est, en août 1914, l'héroïque geste de nos St-Cyriens, allant au combat avec leurs gants blancs. C'est ce mot du soldat frappé mortellement en allumant une cigarette : « On ne peut même pas fumer tranquille ici. » C'est mourir la pointe au cœur en même temps qu'aux lèvres, c'est le panache, c'est le courage souriant dominant à ce point la situation, qu'il en trouve le mot.

II

C'est un fait que l'âme française a depuis des siècles une puissance unique de redressement que n'ont jamais comprise ses adversaires.

« Son histoire fut de tomber sans cesse sur les genoux et de se relever. Car on se relève toujours, » dit René Bazin.

En 1431, la France est par terre, la chrétienté la tient pour finie, épuisée qu'elle est par cent ans de guerre. Le 20 octobre 1427, le héraut d'armes, en présence des grands corps, acceptant la déchéance des Valois, avait souhaité « longue vie à Henri, roi d'Angleterre et de France. »

Jeanne d'Arc jaillit des flancs de la nation, au galop de son cheval ; elle évente les traîtrises de La Trémoïlle, culbute la prudente réserve de Regnault de Chartres, dissipe la peur de Charles VII, relance les soldats, les mène à la victoire. Au lendemain de sa mort, les ruines subsistent encore ; mais il y a quelque chose de changé : c'est que la France a repris conscience d'elle-même. En la personne de Jeanne, c'est le peuple qui a remis le roi en selle. Charles VII va devenir un grand roi, et c'est une France redressée, « parlant de haut à la chrétienneté du Pape et de l'Empereur, » qu'il léguera à Louis XI et à François Ier.

Un siècle se passe. C'est encore la guerre, mais la guerre civile, la plus effroyable parce qu'elle s'empoisonne de luttes religieuses. Les rois ne savent plus ou ne peuvent plus, emportés par un irrésistible cyclone, jouer le rôle d'arbitres à poigne. L'anarchie est partout. L'Autriche profite de nos malheurs pour nous imposer un de ses princes.

Henri de Béarn fait le geste attendu, ralliant autour de lui tout ce que la nation compte d'esprits sains, justes, généreux, et il se découvre que ces esprits, qui sous l'orage avaient disparu, se montrent si nombreux que le Béarnais est porté par eux. Cette fois, c'est la bourgeoisie qui gagne la partie. Il faudra au redressement total la sage administration d'un Sully, comme il avait fallu à Charles VII l'expérience d'un Jacques Cœur, mais encore une fois la France relevée repart vers cette incomparable grandeur qui sera celle du Grand Siècle.

1712, Denain : les revers d'abord, la situation désespérée ; la France sur les genoux. Le prince Eugène, à la tête des Germaniques, tient Le Quesnoy et le camp de Denain, par ces lignes qu'ils appellent déjà « le chemin de Paris. » Les Impériaux menacent Landrecies, « la seule place forte, a-t on écrit, qui reste pour couvrir la Province et la capitale. »

Villars, à qui le vieux roi a confié la dernière armée du royaume, en prend avec une superbe assurance le commandement. « M. le Maréchal, lui dit Louis XIV, si un malheur arrive, écrivez moi, je ramasserai tout ce qui reste d'hommes dans Paris et j'irai à Péronne ou à St-Quentin périr avec vous ou sauver la France. »

L'âme française a repris conscience d'elle même, et par un rebondissement dont elle a le secret. Denain, 21 juillet 1712, c'est la victoire, qui mène à la paix d'Utrecht.

L'an VIII de la République, c'est presque la débâcle. Le Directoire est discrédité, l'ennemi est aux portes, l'armée en déroute ; et tandis que le brigandage, suite de la famine, règne en province, Paris compte 300 bals publics.

Mais voici Bonaparte. Il paraît, porté, accompagné par les vœux du peuple. C'est bien ce qui explique, non moins que son génie, la prestigieuse restauration qui aboutit au Consulat et à l'Empire.

Rappelons pour mémoire la brillante période de prospérité qui suivit nos désastres de 1870. Puis ce fut 1914. Les esprits avertis, et ils étaient nombreux, qui voyaient les nuages s'amonceler et l'horizon s'assombrir de plus en plus, ne dissimulaient pas leur appréhension. L'anarchie dans le pouvoir comme dans les esprits, l'antimilitarisme en haut comme en bas, la corruption publique et privée, l'absence de discipline, l'invasion des éléments étrangers, l'affaiblissement du sens national et l'effondrement de la natalité, la baisse de la moralité... Après Charleroi, l'armée reculait toujours. Je me souviens de ce gros officier supérieur, la figure épanouie par un large rire, disant : « Dans trois jours, Paris. »

Trois jours : et voilà que le 9 septembre, à 9 heures, comme un coup de foudre, c'est l'ordre du jour de Joffre : « Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. »

D'un seul bond, la France se redresse. La fortune, l'intelligence, la fonction ne dispense personne de courir aux armes. Toutes les familles

sont égales, dans l'effort et le sacrifice. Jamais l'âme française n'a eu si nettement conscience de l'idée de Patrie.

C'est la Marne, l'Yser, Verdun, la deuxième Marne, la bataille de France. C'est la victoire, c'est la paix, et l'âme française reprend ses habitudes d'ordre, de travail, d'économie. Elle considère son franc à vingt centimes comme s'il était son franc d'avant la guerre. L'âme française, ayant souffert plus que tout le monde et avant tout le monde, ayant accepté les plus durs sacrifices, redevient, par son prestige, l'arbitre du monde.

III

Déjà Strabon, dans l'antiquité, remarquait que les Gaulois « prenaient volontiers en mains la cause de l'opprimé. »

Elle était encore toute jeune que l'âme française s'indignait de l'opprobre de la Passion du Christ : « Ah ! si j'avais été là avec mes Francs ! » s'écriait Clovis.

L'âme française chevaleresque, mais c'est Bayard, le chevalier « sans peur et sans reproche. »

Aussi faut-il partir aux Croisades, travailler à la délivrance de l'Irlande, voler au secours de la Pologne, aider la jeune Amérique à conquérir son indépendance, s'engager au service du Pape : il y aura toujours des Français pour s'offrir.

Et quand l'Allemagne abattue, en novembre 1918, demande l'armistice, nous aurions pu rêver d'une paix signée à Berlin ; nos soldats entrant à Postdam auraient fait descendre de la voûte nos drapeaux qui pendent comme des suppliciés. Il eût fallu pour cela, disait Foch, sacrifier encore 50.000 vies humaines. L'âme de la France chevaleresque parla plus haut que la suggestion de l'amour-propre et de la gloire, même légitime. « Nous avons satisfaction. C'était le triomphe du Droit. C'était la paix. Je n'avais pas le droit de verser une goutte de sang en plus, » disait Foch, qui, le 11 novembre 1918, mettait sa signature au bas des conditions de l'armistice.

Aussi le même jour, Clemenceau, à la tribune de la Chambre, pouvait dire :

« La France, autrefois soldat de Dieu, aujourd'hui soldat de l'humanité, sera toujours soldat de l'idéal. »

Soldat de Dieu, l'âme française l'était déjà le jour où Charles Martel, à Poitiers, écrasant l'Islam, sauvait tout à la fois la Rome antique et la Rome chrétienne.

Soldat de l'idéal, oui encore, car la France « est un pays précurseur, dont la destinée est de faire l'essai des idées avant les autres peuples [1]. »

Se redresser, croire, rayonner, voilà toute l'âme française.

IV

Je vous demande la permission d'aller jusqu'au bout de la pensée du cardinal Mercier faisant allusion à l'élan de l'apostolat et la fécondité de l'héroïsme chrétien de l'âme française.

L'Exposition coloniale de 1931 n'a pas été seulement un événement français : ce fut un événement mondial.

Le jour où M Paul Reynaud, ministre des Colonies, inaugurait le Pavillon des Missions, après avoir exalté, au dessus « des hommes de conquête, d'aventure et de gain, les hommes de foi, porteurs de la Grande Nouvelle, » il terminait son discours par ces mots :

« Quelle histoire racontent ces murs ! Découvreurs, pionniers, éducateurs, géographes, linguistes, astronomes, diplomates, les Missionnaires ont été tout cela à travers tant de siècles et dans tous les pays. Le monde entier va venir admirer dans cette Exposition les peuples de l'Asie, les palais de l'Afrique. Pour tous ceux qui se souviennent et qui espèrent, *la grande émotion est ici.* »

La grande émotion ! oui, et aussi la grande leçon, à savoir le fait de ce mouvement colonisateur parti de l'Europe christianisée et plus spécialement de l'apostolat français.

La statistique officielle constate que les Missionnaires français fournissent plus du 1/3 de l'apostolat général, exactement 35,76 %.

Vous êtes-vous demandé pourquoi ces peuples égyptien, assyrien, chinois, grec, qui, bien avant les Celtes, les Gaulois et les Ibères, possédaient une culture si avancée, pourquoi ces Indiens, architectes du temple d'Angkor, ne furent pas des nations colonisatrices ?

La réponse, c'est qu'il a manqué à ces peuples le ferment de l'Evangile. Comment leur pâte eût-elle levé comme elle a fait chez nous, d'un mouvement si puissant et si continu ?

C'est parce qu'elle fut chrétienne que l'Europe fut la grande puissance colonisatrice.

* *

Au moyen âge, l'âme française animait l'intelligence et les bras qui bâtissaient les cathédrales ; elle inspirait S. Louis, qui « soutenait la querelle du pauvre, » S. Vincent de Paul, qui protégeait dans les plis de sa soutane les petits enfants mordus par le froid ; elle ramassait un crayon dans le sang pour tracer au frontispice de la Convention que « le peuple français croit à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme. » Aujourd'hui, éprise non seulement de charité, mais de justice sociale, ardente au travail et à l'épargne qui ont toujours maintenu chez elle, avec le sentiment de sa force, sa confiance et son espoir, éprise d'ordre, de mesure, de claire raison, harmonieuse et équilibrée, réalisant l'union de tous les Français, elle sera la sauvegarde de la famille, de la patrie et de la religion.

III

LA RECONNAISSANCE ENVERS DIEU ET ENVERS NOS SOLDATS

Mes frères,

Ce n'est pas comme survivant des combats de cette région que je vous parle, mais comme ancien combattant et surtout comme prêtre. Je n'oublie pas que dans cette exaltation de l'âme française

[1] Pierre l'Ermite.

que nous faisons aujourd'hui, nous avons, nous prêtres, notre place, puisqu'au cours de la terrible épreuve, du plus humble au plus qualifié, nous l'avons soutenue, cette âme française, dans sa résistance, par la parole, l'exemple ou l'action, de toute notre foi en Dieu comme dans les destinées de la patrie.

Aussi bien, personne mieux que le prêtre, mieux que l'Eglise, qui a les promesses de la vie présente comme de l'éternité, ne saurait offrir à ceux qui pleurent de plus efficaces consolations, à ceux qu'on pleure de plus certaines espérances, ni faire mieux comprendre à tous la salutaire leçon des événements.

Dans la voix puissante de l'Eglise, je vous ferai donc distinguer à la fois un *Te Deum* d'actions de grâces à Dieu ; — un chant de victoire et de louanges à nos héros ; — et aussi, hélas! comme un appel d'outre-tombe dans un gémissement de *De profundis*, s'achevant dans une touchante supplication de la France à ses enfants, de ne pas rompre cette union sacrée qui assurerait la paix, comme elle a gagné la guerre.

I

Nous savons ce que nous devons à la vaillance de nos soldats, comme à la science de nos grands chefs. Mais de leur aveu même, n'est-ce pas Dieu qui a soutenu chez les uns ce courage, ce moral surhumain que rien n'intimide, et aux heures décisives inspiré les autres qui confessent humblement n'avoir été que des instruments dans sa main ? Nous pouvons bien le dire aujourd'hui : aux jours critiques de 1914, où nos ennemis, forts de leur nombre et de notre surprise, clamaient insolemment qu'ils allaient en finir avec nous, il y avait de quoi déconcerter les esprits les plus fermes. Et nos braves ont tenu devant la ruée, jusqu'à ce que de précieux concours soient venus nous aider à redresser une situation qui pouvait paraître à beaucoup irrémédiablement compromise.

La France avait devant elle, pour la défendre, le rempart de tous ses enfants serrés coude à coude et surtout cœur à cœur ; en arrière, comme appui, l'âme non moins héroïque de tout un peuple, prêt à tous les sacrifices, à tous les dévouements, et non moins confiant en son avenir que fier de son glorieux passé, car la France tient trop de place dans l'humanité pour qu'elle puisse un jour disparaître.

Mais avec tout cela, et au-dessus de tout cela, elle comptait sur ce secours infaillible d'en haut qu'appelaient tant de voix pures et généreuses, tant de mains tendues vers le ciel ou jointes en d'ardentes supplications, tant de vies modestement dévouées et dépensées aux œuvres qui sont la prière en action.

Il y avait aussi, dans le recul des siècles, tous les services rendus au Christ et à son Eglise, par la fidèle nation qu'on appelait le loyal soldat de l'un et le vaillant missionnaire de l'autre, tous les prodiges de vertu, de charité, de sainteté dont elle avait peuplé le ciel et qui là-haut plaidaient irrésistiblement sa cause.

Il y avait l'âme religieuse de la France, planant sur les champs de bataille et faisant la liaison entre les deux armées, celle de nos combattants et celle de nos puissants protecteurs, dont les efforts conjugués devaient triompher des hordes acharnées à détruire nos églises, nos croix et jusqu'à nos tabernacles.

Il y avait surtout Dieu, Dieu que depuis quinze siècles, et en dépit de défaillances passagères, nous avions fidèlement et vaillamment servi ; Dieu qui restait pour nous le Maître aimé et adoré, et dont l'honneur exigeait qu'il fit sentir à ceux qui prétendaient le confisquer à leur profit, que ce n'est pas impunément qu'on l'appelle notre vieux Dieu, ni qu'on le ravale au rôle sacrilège de complice dans la violation des traités, ou dans des entreprises de domination orgueilleuse.

Oui, Dieu était vraiment avec nous, plus qu'avec ceux qui voulaient mettre la main sur lui pour en faire l'approbateur, l'exécuteur des pires forfaits que l'histoire ait jamais enregistrés.

Et c'est pourquoi, nous catholiques, nous entendons en cette journée d'actions de grâces lui donner la première place dans notre reconnaissance. Car si nos soldats ont bataillé avec un héroïsme qui ne sera jamais égalé, s'ils ont mérité une victoire splendide, répétons avec notre Jeanne d'Arc que c'est Dieu qui la leur a donnée, car c'est lui qui a conduit les hommes et les événements aux fins qu'il se proposait : je veux dire à l'humiliation de nos ennemis, et par contre à la restauration éclatante de la France, rétablie dans son intégrité, reprenant sa place dans le monde, rayonnant de son ancienne splendeur, renouant les religieuses traditions de son passé.

Et c'est parce qu'il nous a libérés de l'angoisse, que nous devons, agenouillés devant lui dans l'action de grâces la plus fervente, lui demander de faire servir tant de souffrances endurées au cours de cette épouvantable guerre à la régénération chrétienne de notre pays, par la justice qui élève les nations et dans une paix glorieuse qui guérira toutes ses blessures.

II

Après Dieu, c'est à nos soldats que nous devons notre gratitude. Ce que fut le grand drame, je n'ai pas à vous le rappeler, ni les émouvantes péripéties qui le menèrent à son dénouement. Je ne puis m'empêcher ici de vous dire qu'en septembre 1914, celui qui a l'honneur de vous parler vint de Saint-Dié à Moyenmoutier, en compagnie d'un prêtre qui voulait avoir des nouvelles de sa famille restée à Senones. Nous sommes passés non loin d'ici, à la Chipotte. Quel spectacle s'offrit à nos yeux ! Des marsouins, des diables bleus, encore debout contre les fûts de nos sapins, le fusil et la baïonnette en mains, surpris en plein assaut par la mort, et victimes d'un corps à corps qui avait dû être épouvantable. Spectacle inimaginable, qui s'offrait à ce moment sur toute la

ligne de feu, où la France foulée aux pieds, meurtrie, saignante, la France tenait debout, et de sa vaillante épée contenait ou repoussait la ruée des Barbares, partout où leurs bataillons croyaient l'écraser de leur masse.

Que de lieux et de noms à jamais fameux sur cette ligne du front où pendant quatre ans la bataille fit rage ! Que d'exploits qui deviendront la légende des siècles futurs, tant ils apparaîtront prodigieux, et que nous, qui en avons été les témoins, nous regardions presque d'un œil blasé, parce qu'en ce temps d'héroïsme leur multiplication, leur continuité même les faisait rentrer dans l'ordinaire ! Depuis cette jeunesse enthousiaste qui dans une généreuse imprudence s'en allait à l'assaut, les mains gantées et le képi empanaché, comme si elle avait voulu se parer pour ses fiançailles avec la mort, jusqu'à ces vétérans qui, engagés volontaires à un âge où la vie resserre de plus en plus ses horizons, veulent du moins finir en beauté dans cette immolation d'eux-mêmes qui sera un dernier service et un suprême hommage rendus à la patrie, chez tous, à tous les rangs, une noble et sainte émulation dans le sacrifice, ici plus spontané, parce qu'on ne laissera, comme on dit, aucune misère après soi, là plus réfléchi et d'autant plus méritoire, parce qu'il y a quelque part, au village natal, des cœurs qui se rongent d'angoisse, en attendant que peut-être ils se voilent de deuil et saignent de larmes inconsolables.

Et quand ils sont tombés à leur tour, ce qu'ils jetaient autour d'eux de leurs mains convulsées, c'est la semence de leurs héroïques vertus, sur une terre qui rapportait cent pour un. Car autrement, comment expliquer cette contagion d'une endurance et d'une bravoure qui n'ont jamais faibli, malgré la prodigieuse dépense qui en a été faite ? C'est à croire que les morts se dressaient debout devant les vivants pour leur dire : « Nous vous avons donné l'exemple ; à vous maintenant d'achever notre œuvre. Nous ne dormirons notre dernier sommeil, tranquille et rassuré, que si le glaive tombé de nos mains passe dans les vôtres, sans rien perdre de sa force. »

Leur appel a été entendu. Notre drapeau peut maintenant flotter fièrement partout, car sa gloire, un instant ternie, rayonne désormais d'un éclat incomparable. Et la France enviée, admirée, redevient, comme aux beaux temps de sa grandeur, la conseillère et l'arbitre des peuples. Réparation nous est donc accordée, glorieuse autant que nous pouvons désirer, glorieuse parce qu'obtenue sans violence, uniquement par respect de nos droits, et plus glorieuse encore parce que, ayant tout fait pour écarter l'épouvantable fléau, c'est sans arrière-pensée que nous pouvons goûter la joie de voir notre pays remis à la place d'honneur.

Et voilà pourquoi, après Dieu, c'est à nos soldats et à leurs chefs que doit aller notre action de grâces. Chefs et soldats, nous les confondons dans la même reconnaissance, dans le même amour, dans le même respect, car les soldats étaient dignes de leurs chefs, et les chefs non moins de leurs soldats.

III

La seule ombre qui recouvre d'un voile sombre comme d'un crêpe de deuil notre joie, c'est le souvenir impérissable de nos morts. La victoire a été payée de trop de sang français, de ce beau sang de France, dont parlait si respectueusement Jeanne d'Arc, pour que notre joie ne soit pas mêlée de larmes Jusqu'à l'heure du triomphe, tout en protestant contre la douloureuse nécessité, il nous fallait mettre un peu nos morts de côté et refouler au plus intime de nous-mêmes notre chagrin. Nous n'avions pas le droit de nous laisser amollir devant la rude tâche à poursuivre, et notre cœur devait être un peu de bronze pour que ne faiblît point en nous la volonté de la mener à bien. Maintenant que c'est chose faite, il nous est permis de donner libre cours à notre douleur et de pleurer nos glorieuses victimes : n'est-ce pas pour cela surtout que nous sommes ici ?

Il est, tout le long de la ligne de feu, des champs saturés de sang et d'héroïsme, témoins des sublimes sacrifices et maintenant gardiens de ce que j'appelle des reliques, car à cette poussière est promise l'immortalité bienheureuse. Les morts qui dorment ont au loin des mères, des épouses, des filles qui se désolent de ne pouvoir s'agenouiller sur leurs tombes pour les sanctifier de leurs prières, pour les animer de leur affection fidèle.

Mais qu'elles se consolent et se rassurent ! Car s'ils sont nombreux, les frères d'armes qui se pressent là, serrés coude à coude dans la mort, comme ils l'étaient pour le combat, ne craignez pas, ô vous qui les pleurez, qu'ils y soient ensevelis dans l'oubli et l'indifférence, puisqu'aujourd'hui nous les commémorons d'un même cœur. Et que serait donc cette fête, sinon un sacrilège, si leur âme en était absente, si eux-mêmes n'en étaient les héros ? A vrai dire et au fond, c'est leur sacrifice et leur dévouement à la patrie que nous sommes venus glorifier.

Leur âme ? je la sens partout. Elle palpite ici comme dans le frissonnement des drapeaux dont des mains pieuses ont paré leurs tombes, et qu'on dirait des fleurs, nées du sol qu'ils ont arrosé de leur sang. Leur âme ? elle jaillit de la terre pour se rencontrer avec la nôtre, dans ces petites croix qui de partout, sur les tertres gazonnés, après les semailles sanglantes, ont levé comme des épis mûrs pour la moisson du ciel. Et quel est le Français, quel est même l'étranger qui, à cette heure, n'obéirait pas au geste de leurs bras étendus, pour arrêter le passant et l'inviter à bénir ceux qui sont morts pour la patrie ?

Vous voyez bien qu'ils ne sont ni délaissés ni payés d'ingratitude. C'est la France elle-même qui aujourd'hui s'incline maternellement sur leurs tombes, semblable à cette fille de nos rois, dont la légende rapporte qu'elle venait chaque soir contempler le champ de bataille où reposaient ses fidèles guerriers, comme si elle eût voulu apporter

à chacun, dans un baiser, la protestation de sa reconnaissance chaque jour avivée. La France est une reine, mais elle est une mère aussi, et c'est pourquoi jamais elle ne laissera tomber le culte pieux qu'elle doit à ses enfants morts pour la sauver. Il ne saurait lui suffire d'inscrire leurs exploits sur le bronze ou le granit : ce qu'elle veut surtout, c'est graver leur sacrifice à l'endroit le plus vibrant de son cœur.

Avec la France, c'est l'Eglise qui vient mêler ses prières à vos larmes, ouvrir le ciel à ceux que vous pleurez et votre âme aux consolations et aux espérances de la foi. Elle jette aux quatre vents l'ardente supplication que la liturgie catholique verse d'ordinaire sur les cercueils : « Donnez, ô mon Dieu, donnez à toutes les victimes que la guerre a faites le repos éternel dans la gloire et la félicité. » Et s'il y a quelqu'un qui a pressenti les regrets et prévenu la pensée de ceux qui n'ont pu faire leur pieux pèlerinage à ce cimetière, c'est bien l'Eglise encore qui porte leur deuil et interprète leurs douloureux sentiments.

De ses lèvres émues, il me semble entendre tomber la parole résignée que vous-mêmes devez dire : « O terre trois fois sainte, parce que tu es bénite, que tu fus témoin du courage et de l'immolation de nos héros et que tu as bu avec respect leur sang, nous t'aimons et te vénérons. Et quand nous plions les genoux devant toi, c'est comme nous le ferions sur les marches d'un autel, devant le reliquaire qui renferme ce que nous avons de plus précieux. Garde religieusement le dépôt sacré qui t'a été confié, et qu'en toi s'accomplisse le mystérieux travail qui nous les rendra, vivants et transfigurés, au jour de la résurrection. C'est là notre meilleure consolation, notre invincible espérance. Et c'est pourquoi, au lieu de te maudire, nous te bénissons et nous implorons sur toi, ou plutôt sur ceux dont tu recouvres les restes mortels, les divines miséricordes, afin que vienne sans retard l'heure où ils pourront faire leur entrée triomphale au ciel et recevoir de Dieu lui-même la récompense, la vraie, la seule désirable, la seule qui égale leur mérite. »

* *

Récemment, dans les plaines de l'Artois, sur la fameuse colline de Lorette, on inaugurait l'imposant monument érigé, comme un hommage national, à la mémoire de nos braves et que couronne en hauteur ce qu'on appelle la lanterne des morts. Chaque soir, désormais, quand la nuit enveloppe de son linceul les innombrables tombes alignées à perte de vue dans la Nécropole, une lumière en jaillit qui, de ses puissants faisceaux, fouille successivement tous les points, attentive à n'oublier personne de ceux qui dorment là. Cette flamme du souvenir, c'est l'âme de la France entière qui veille auprès de leur couche funèbre, protège leur sommeil et garde leurs ossements, jusqu'à l'heure où Dieu les appellera à partager sa gloire dans l'éternité.

Or, cette âme de la France, est-ce qu'elle n'est pas faite de la nôtre et, mieux encore, de celle de nos héros, si ardente de ces deux amours qui s'avivent mutuellement, inséparables comme dans la devise de nos ancêtres, « Dieu et Patrie » ? Si nous savons, comme eux nous aussi, en aviver le feu dans nos cœurs, en faire la lumière et la force de notre vie, nous aurons par là et au mieux témoigné de notre reconnaissance et de notre fidèle souvenir à ceux que nous sommes venus pleurer et glorifier tout à la fois, car c'est la suprême recommandation qu'ils nous aient faite. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

LI

24e Dimanche après la Pentecôte

CE QUE NOUS DEVONS A NOS FRÈRES

Mes frères,

Lorsque S. Paul nous donne cet avis : « Ne restez débiteurs envers personne, si ce n'est de l'amour réciproque, » notre premier mouvement est de nous étonner un peu. Puisque l'Apôtre nous conseille de nous acquitter de nos dettes envers nos frères, c'est donc que ceux-ci ont des droits sur nous et que nous sommes tenus, à leur égard, à certaines obligations ? Parfaitement. Et voici comment la chose s'explique.

I

La Providence, en organisant le monde, n'a pas voulu que les hommes y vivent isolés. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, » avait constaté Jéhovah lui-même. Et ce principe d'où sortit le mariage, fonda par conséquent la famille primitive, qui, de ramifications en ramifications, devait finir par constituer toute la société. Mais nulle famille ne saurait subsister sans une certaine interdépendance de ses membres. Pères, mères, frères, sœurs, cousins, sont tenus, les uns par rapport aux autres, à une série de devoirs dissemblables, mais impérieux. Puisque nous sommes tous les descendants d'un père commun, nous nous trouvons — que cela nous plaise ou non — liés par les multiples obligations qui nous rattachent aux autres mortels, de même que ceux-ci sont tenus de respecter les droits que nous avons sur eux en vertu de notre origine.

Il y a plus. Quand Dieu contemple les hommes, il ne les regarde pas comme des individualités séparées, mais comme un corps qui reste substantiellement le même, à travers les siècles, sous les apparences changeantes des êtres physiques qui le composent. Voulez-vous la preuve de cette assertion ? Elle réside dans le fait indéniable que, quoique parfaitement étrangers au crime d'Adam, nous ne sommes pas moins tenus de subir ses conséquences. On ne saurait expliquer cela autrement que par la solidarité qui nous relie à notre premier père et à tous ses fils par conséquent.

Ne voyons-nous pas, d'ailleurs, un phénomène analogue se produire dans la société ? Chaque jour des fils héritent de la gloire ou des trésors de leur

père, sans avoir rien fait pour les acquérir ; tandis que d'autres sentent peser sur eux, sans que leur responsabilité ait été engagée, l'opprobre mérité par un membre de leur famille. Le principe de la solidarité familiale se complète par celui de la solidarité des provinces, des états, des races, et ne trouve son couronnement que lorsqu'il est enfin étendu à tous les hommes de l'univers.

Il est d'ailleurs fort avantageux, pour chacun et pour tout le monde. Sans doute, il impose des restrictions ; sans doute il fait rejaillir sur un être les répercussions d'un acte posé par un autre. Ces inconvénients secondaires proviennent de ce que rien n'est parfait en ce monde. Mais ils sont compensés surabondamment par cet avantage essentiel que la solidarité est l'unique moyen de conserver l'homme et la société. Si chacun vivait à l'écart des autres, sans relation, sans secours, sans collaboration, chacun serait promptement voué à la mort. Où trouver, en effet, l'homme aux aptitudes assez universelles pour faire par lui-même tout ce qui est nécessaire à son existence ? Faibles et désemparés lorsque nous nous trouvons seuls en face des rudes conditions de la vie, nous ne parvenons à triompher qu'en nous appuyant les uns sur les autres, en distribuant à plusieurs les charges qui écraseraient un seul. « L'union fait la force, » et plus cette entente est parfaite, plus aussi la civilisation est avancée.

II

La solidarité se compose d'une série de droits que nous avons les uns sur les autres, et qui trouvent leur contre-partie dans une série de devoirs. Que devons-nous donc observer à l'égard de notre prochain ? Avant tout le respect absolu de sa personne. Enfant de Dieu comme nous, il est notre égal, il jouit de la même indépendance que nous, et nous n'avons aucun titre à l'opprimer.

Cela ne signifie nullement, comme on l'a si naïvement cru au temps d'une célèbre Déclaration, que « les hommes naissent et vivent égaux en droits. » Tout au contraire, pour que la société puisse se maintenir, il faut indispensablement une hiérarchie et, par suite, des chefs et des subalternes. Les hommes, qui ne sont pareils ni en vigueur intellectuelle ni en énergie physique, ne sont pas non plus appelés par Dieu à remplir de semblables fonctions. Aux uns revient le commandement, les autres n'auront qu'à se conformer sans murmure aux ordres de leurs chefs. Mais cette diversité sociale ne supprime pas notre identité de nature. Et les maîtres les plus redoutables, les empereurs les plus autoritaires, sont tenus de respecter, dans le plus humble de leurs sujets, la liberté et les droits qu'il reçut de Dieu.

Ce devoir envers la personne du prochain se complète par le respect de sa vie, qui ne nous appartient pas et dont en principe nous ne pouvons disposer, sauf les cas exceptionnels et bien connus de guerre ou de légitime défense. Le respect de la vie, à son tour, engendre l'interdiction de blesser, de frapper même quelqu'un, sans une cause grave et légitime. Les droits de chacun à son intégrité ne se bornent point, d'ailleurs, à son individualité physique : ils s'étendent à sa personne morale. Nous ne pouvons pas plus, en conscience, attenter à la réputation, à l'honneur, à la carrière du prochain, qu'à ses membres. Si nous répétons à la légère le mal que nous connaissons sur son compte, nous sommes déjà coupables ; si nous lui imputons des fautes qu'il n'a pas commises, notre calomnie nous rend encore bien plus criminels envers lui.

« L'accessoire suit le principal, » dit un sage axiome de Droit romain. Il n'aurait pas suffi à Dieu de protéger la personnalité humaine, si les objets qui sont nécessaires ou utiles à la conservation de cette personnalité n'avaient pas été, eux aussi, sauvegardés. Pour tuer un homme, point n'est indispensable de le poignarder : il suffit de lui enlever les moyens de manger, et donc de vivre.

Afin d'assurer notre subsistance, le Seigneur nous a donné la terre, ainsi que tout ce qu'elle produit. Mais il n'a pas voulu que nous jouissions en commun de cet incomparable cadeau. Pour mieux assurer le fonctionnement de la société, pour maintenir l'ordre et l'équilibre, pour stimuler chacun au labeur, pour d'autres motifs que vous connaissez tous, Dieu a tenu à ce que les richesses d'ici-bas soient partagées entre nous. Personne n'a le droit de porter la main sur rien de ce qui appartient à un autre homme.

Qu'on ne dise pas que la différence des parts pourrait faire tolérer que les miséreux accroissent leur aisance aux dépens des riches. Cette inégalité elle-même a été voulue par Dieu, pour faciliter l'exercice de la charité, pour activer le progrès social. La part du riche est aussi sacrée que celle du pauvre. Pourvu qu'elle soit honnêtement acquise, toute fortune doit être respectée ; et si quelqu'un n'est pas content de la sienne, il lui reste toujours la possibilité de l'accroître par son ardeur au travail, sa prévoyance et son économie.

III

Nous devons donc au prochain de lui laisser la libre disposition de lui-même et de ses biens. Ceci constitue déjà une garantie d'ordre social infiniment supérieure à ce qui existait dans le monde antique où de tels privilèges n'étaient reconnus qu'aux citoyens, tandis que les esclaves en étaient frustrés. Toutefois, ceci ne suffit pas encore. De simples rapports juridiques peuvent éviter des contestations, dirimer des litiges, assurer le maintien de la paix publique. Ils ne suffisent pas à établir l'union des cœurs. Sans conteste, lorsqu'ils sont loyaux, ils y préparent.

Mais il faut leur superposer une série de relations plus hautes, plus généreuses, plus chrétiennes, en un mot, puisque c'est le Christ qui les a instaurées parmi nous. Dieu s'appelle Amour ; ne l'oublions jamais, car c'est là qu'il faut toujours en revenir. Il se rencontrera donc des cas où, pour l'amour de Dieu et du prochain, nous serons obligés de rendre à autrui plus de soins que nous

n'y serions forcés par la simple et unique justice. Je vois un mendiant mourir de faim sous mes fenêtres. Nul code ne me contraindra à courir à son aide. Mais je serai indigne de mon baptême, et j'offenserai gravement le Seigneur, si je ne vole à son secours. De même, si après avoir réglé équitablement une difficulté quelconque, je conserve des sentiments secrets de rancune à l'égard de celui avec qui j'ai transigé, le droit humain sera sauf : la charité ne le sera pas.

Le Père qui nous a créés a entendu qu'il existe entre nous tous des sentiments de sympathie profonde et efficace. Nous ne saurions, sans pécher, nous dérober à cette règle. C'est à cette loi que nous devons maintenant nous soumettre, non pas seulement d'une façon banale et extérieure, mais dans l'intime de notre âme.

Les devoirs de cette catégorie sont plus difficiles à préciser exactement que les autres. On aurait tort, dans la vie courante, de s'en tenir à la pratique rigoureuse, judaïque, des commandements que Dieu nous donna. « La lettre tue, mais l'esprit vivifie. » Pour bien comprendre, et donc réaliser la volonté du Seigneur sur nous, il importe, avant toutes choses, de pénétrer le désir du ciel. Or le Christ a recommandé maintes fois de nous chérir mutuellement.

Cette concorde entre humains est d'ailleurs une condition essentielle pour parvenir à l'amitié divine. Souvenez-vous plutôt de la parole de S. Jean : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il a vu, ne peut pas aimer Dieu qu'il n'a pas vu. » A certains égards, en effet, la charité entre nous est plus facile que celle qui a Dieu pour objet. Dieu, en effet, est tellement au-dessus de nous que pour nous élever jusqu'à lui un certain effort d'abstraction est nécessaire, tandis que les hommes sont à notre portée, en contact quotidien avec nous. Pour les aimer, il suffit de faire un effort de bonne volonté.

Il faut les prendre tels qu'ils sont, avec leurs défauts et leurs qualités, qui en somme se rapprochent beaucoup des nôtres. Puis, pour nous acquitter pleinement envers eux, il faut passer l'éponge sur les imperfections pour ne considérer que les vertus. A cette condition, l'attachement sera facile. Ainsi nous aurons pleinement rempli les obligations qui nous incombent. Ainsi Dieu sera satisfait de nous.

Mettons-nous donc résolument à l'œuvre. Pour être en règle avec notre conscience, pour réaliser pleinement les vues du Seigneur sur notre âme, pour accomplir notre destinée, aimons-nous les uns les autres car « l'amour est la plénitude de la Loi. »

NOS RELIGIEUX

XI

LES JÉSUITES

Messieurs,

Parmi les religieux de tous les Ordres et de tous les noms dont je vous parle depuis quelques semaines, il est un Ordre et des religieux qui ont une destinée singulière. Du jour où leur Compagnie fut fondée, ils n'ont cessé d'être désignés à la foule comme des hommes dangereux, frappés par les gouvernements, persécutés partout. Les arrêts de proscription pleuvent sur eux au cours de chaque siècle

Ils sont expulsés du Portugal par le despotisme de ce Pombal qui, imbu des idées des philosophes encyclopédistes, ne regardait pas aux moyens pour atteindre son but de ministre despote.

Ils sont expulsés de France, succombant aux intrigues de l'ignoble Pompadour et au vieil esprit vindicatif du Parlement acquis au Jansénisme et au philosophisme anticlérical. Voltaire et d'Alembert considéraient, à cette époque, la suppression de l'Ordre comme le premier pas et le plus important pour la réalisation de leur désir. Détruire les Jésuites, pour ces prodigieux esprits, c'était anéantir l'Eglise !

Ils sont expulsés de France une seconde fois en 1904, sous le Combisme. Ils sont expulsés d'Espagne en 1931 ; ils l'avaient été déjà quatre fois : en 1767, en 1820, en juillet 1835, en octobre 1868.

Ballottements continuels, continuels exodes ! D'où vient un tel acharnement ? Pourquoi tant d'aversion et tant de haine persistante ? Pourquoi ces violences de la politique, qui les chassent des royaumes et des républiques ? Méritent-ils ce sort exceptionnel pour quelques crimes énormes, ou seulement quelques défauts graves inhérents à leur constitution ?

Avant de répondre à ces questions, laissez-moi vous le dire, mon but n'est pas de défendre et de venger ces glorieux, ces éternels accusés. Les religieux qui appartiennent à cet Ordre illustre sont de taille à se défendre eux-mêmes et le dernier d'entre eux le ferait mieux que moi. Je ne veux que détruire des préventions trop répandues et vous suggérer, Messieurs, quelques arguments simples et solides qui vous aideront, j'espère, à repousser des attaques sans fondement.

La haine qui poursuit les Jésuites depuis leur fondation a, selon moi, deux causes principales : les préjugés dus à des luttes historiques, où, du reste, ils n'eurent jamais le mauvais rôle ; et la crainte d'une force religieuse et morale jusqu'ici invincible. Un rapide développement de ces deux idées vous amènera, j'espère, à partager mes vues sur ce grave sujet.

I

Oui, Messieurs, la haine séculaire qu'on a vouée aux Jésuites et qui couve ou brûle encore au cœur de nombre de gens, c'est le triomphe du préjugé.

Et d'abord de quoi les accuse-t-on ?

Le discrédit qui les frappe date des jansénistes et de Pascal qui écrivit les *Provinciales* pour défendre une cause perdue. Ces libelles que nous a laissés ce calomniateur de génie, auteur « d'un mensonge immortel », comme dit Chateaubriand, ont répandu dans le monde « les injustices outrées » et « les faussetés ingénieuses » dont on les

accable. Depuis qu'il est paru, on a accusé ces victimes d'une cabale de tous les forfaits, et les choses sont allées si loin qu'on peut dire que c'est un privilège particulier à ces religieux de pouvoir écrire de gros livres rien qu'avec les calomnies et les racontars dont ils ont été l'objet.

Je laisse de côté ces fables ridicules qui prêtaient à ses membres un corps et des pieds de bouc et qui représentaient leurs maisons comme des officines où ils fabriquaient des produits empoisonnés. C'est là une pâture pour l'inepte foule des prévenus et des naïfs. Mais la calomnie ne s'est pas arrêtée à ces folies ; on les a incriminés de véritables attentats. Sous Henri IV, on les a inculpés de propagande régicide et d'assassinat. Sous Louis XV, on leur reproche leur morale relâchée. Des historiens voient leur influence dans tout le cours de l'histoire moderne, influence fatale, naturellement ! « Sans exception, ose écrire l'un d'eux, l'histoire nous représente ces ministres comme des fourbes intrigants, ayant bien plus à cœur d'atteindre un but politique que de procurer l'avantage de l'Etat [1]. » Les Protestants ne prétendaient-ils pas, pendant le siège de la Rochelle, que les maximes des Jésuites permettaient de ne pas tenir les promesses faites aux hérétiques ? Et ce ne sont là que les moindres des imputations, inculpations et réquisitoires dressés contre eux.

Or toutes ces accusations sont fausses. Ce qui est vrai, c'est que la Compagnie n'a aucunement trempé dans les attentats politiques [2], c'est que la morale de la Compagnie est la plus pure morale chrétienne, c'est que leur succès comme professeurs et éducateurs a attiré sur eux la haine et la réprobation de l'Université en décadence et des Parlements, furieux de voir les écoles officielles de plus en plus désertées [3], c'est que la faveur justifiée des rois a excité contre eux d'implacables jalousies qui ne reculèrent pas devant le crime [4], c'est qu'ils dirigeaient la conscience de certains princes puissants, c'est surtout qu'opposés aux théories philosophiques du XVIIIe siècle, aux idées jansénistes et aux erreurs protestantes, et inviolablement attachés au Saint-Siège et à l'orthodoxie, ils avaient contre eux trois partis terriblement actifs, acharnés à leur perte.

— Pourtant, disent leurs ennemis, il y a un fait historique qui prouve le mauvais renom et les dangereuses tractations des Jésuites : c'est le Bref d'abolition du 21 juillet 1773. Un pape, Clément XIV, les a condamnés et supprimés.

— Condamnés, non, car rien n'a jamais pu être découvert qui fût à la charge de la Compagnie. Supprimés, oui, mais c'est la main forcée que le Pape prit cette grave décision, après de terribles hésitations et troubles de conscience. Les cours de Madrid, de Versailles et de Naples, dominées par le parti philosophique, mettaient le Pontife en face de ce dilemme : ou chasser les Jésuites ou voir se produire des schismes nationaux avec création de patriarches indépendants de Rome. Pour sauver l'Eglise, le Pontife, par prudence, fit en pleurant la concession que la politique exigeait, et garda tout son respect et toute son affection aux innocentes et saintes victimes.

Ces victimes, du reste, furent admirables de résignation et d'obéissance, et jamais l'Ordre ne s'est montré ni ne se montrera plus grand et plus digne qu'en ces jours-là. Ses membres abdiquèrent leur situation avec une simplicité d'enfants et, de Paris à Pékin et à Nankin, dans les Indes et ailleurs, ils continuèrent à évangéliser les peuples sous l'autorité et la direction des évêques. Voilà l'histoire vraie.

De nos jours, reprenant les vieux griefs du XVIIIe siècle, Waldeck-Rousseau, qui prétendait parler en « homme qui n'est animé d'aucun esprit sectaire », stigmatisait les Jésuites comme étant « un corps politique dont le but est de parvenir d'abord à une indépendance absolue et, successivement, à l'usurpation de toute autorité [1]. » Accusation grotesque. Où voyez-vous les religieux, et particulièrement les Jésuites, tenter de mettre la main sur l'Etat, de se libérer du joug des justes lois, d'usurper toute autorité ?

Politiquement, des individus ont pu soutenir des théories diverses ; jamais, sur le terrain politique, l'Ordre n'a rien fait pour troubler la paix publique et se soustraire aux droits légitimes de l'Etat.

Leurs ennemis les accusent encore de contribuer à diviser le pays en divisant la jeunesse en deux groupes d'éducation différente : d'un côté, une jeunesse laïque ; de l'autre, une jeunesse religieuse.

Cette accusation, nous l'entendons répéter tous les jours par les sectaires. Pour eux, il est nécessaire qu'il n'y ait qu'un enseignement : celui de l'Etat. Alors tout le monde sera d'accord, parce que tout le monde aura les mêmes idées sur tout. Que ce sera beau ! Quelle paix lorsque le rouleau compresseur aura nivelé tous les esprits, écrasé toutes les consciences ! Ne sentez-vous pas, Messieurs, que c'est là un rêve de tyrans et une chimère d'illuminés ? Quelle idée se font-ils de « la liberté de pensée », leur grand cheval de bataille, ces libres-penseurs qui veulent enchaîner les esprits pour les unifier ? Et croient-ils vraiment qu'ils arriveront jamais à mettre des milliers de têtes dans le même bonnet ? Etranges gens qui atteignent les limites du ridicule et qui ne s'en aperçoivent pas ! Il y aura toujours deux jeunesses : l'une saine, pure, ardente pour le bien, enthousiaste, dévouée à la patrie et à l'humanité, et l'autre...

Les Jésuites forment la première, c'est leur honneur. C'est leur honneur, car il est vrai que si, dans les générations qu'ils ont élevées, on trouve de grands chrétiens, on y trouve également de grands serviteurs et de grands défenseurs de la patrie. En 1848, c'est un de leurs élèves qui, à une

[1] Fischer.
[2] Voir *Ravaillac et ses complices*, par Jules Loiseleur.
[3] Voir Ch. Jourdain, *Hist. de l'Université de Paris aux XVIe et XVIIe siècles.*
[4] Un assassin courant devant le cabriolet qui conduisait le P. Hatton devant le roi, traversa la capote de la voiture d'un coup d'épée qui blessa grièvement le Jésuite à la nuque.

[1] Discours de Toulouse.

heure décisive de son histoire, sauva le pays : Lamartine. En 1870, leurs élèves, zouaves pontificaux ou autres, sont au premier rang de nos héros de toutes les batailles et particulièrement des batailles de Loigny et de Coulmiers. En 1918 enfin, le triomphateur de la Grande Guerre est encore un des leurs : c'est Foch, élève des Jésuites et frère d'un Jésuite ! Qui accusera ces religieux de n'être pas patriotes ? Qui oserait répéter cette vieille calomnie des Parlementaires et des Encyclopédistes ?

Un roman-feuilleton fameux, diabolique, où l'imposture et la canaillerie s'élèvent au zénith, le *Juif Errant* d'Eugène Sue, les représente comme des ambitieux qui rêvent de conquérir le monde et de dominer l'Eglise. Il évoque des types grotesques, féroces, d'espions et de tortionnaires, et il affuble ces monstres du nom de Jésuites. C'est dans ce livre vivant, mais stupide, que beaucoup d'anticléricaux vont chercher des renseignements sur l'histoire de l'Eglise et le passé de la célèbre Compagnie de Jésus. Ils ne s'aperçoivent pas que ce cynisme, ces vilenies, ces vices et ces crimes qu'on attribue à des innocents, sont tout simplement un décalque des personnages qui fréquentent les sociétés secrètes. Je n'ai pas à réfuter ces calomnies : c'est toujours, comme l'a dit un écrivain loyal, « le même mensonge, la même audace et la même impudence » [1]. Un homme sensé s'en apercevra ; il n'y a rien à faire avec les autres.

Une preuve que les accusations lancées contre eux sont fausses, c'est le caractère, la mauvaise foi et, trop souvent, la bassesse d'âme des hommes qui les ont attaqués et qui les attaquent de nos jours avec autant d'acharnement qu'aux plus sombres époques de notre histoire troublée. Ce sont, avant la Révolution, les Voltaire, les d'Alembert, les Diderot, les Helvetius, les Frédéric de Prusse. Puis ce sont les grands révolutionnaires sanguinaires de 1793. Puis les Eugène Sue, les Paul Bert, les Ferry, les Waldeck-Rousseau, les Combes. De nos jours, les sectaires et les anticléricaux forcenés dont le fiel infecte et salit tant de feuilles publiques de bas étage.

De tels hommes ont intérêt à entretenir ces préjugés ; il leur est utile que le faux soit vrai et que des gens ignorants et candides croient dur comme fer aux ténébreuses machinations, à la redoutable puissance des « hommes noirs » ! Ennemis de l'Eglise catholique, tous les moyens leur sont bons, s'ils peuvent concourir à l'abattre.

C'est ce qu'a très bien vu et dit un diplomate historien : « Pour renverser le pouvoir ecclésiastique, écrit Schwell, il fallait l'isoler, c'est-à-dire lui ôter l'appui de cette sainte phalange qui s'était dévouée à la défense du Saint-Siège, je veux dire les Jésuites [2]. » Voilà la vraie cause de la haine avec laquelle on a poursuivi cette Compagnie. A travers les Jésuites, c'est donc l'Eglise que l'on a visée et voulu atteindre ; c'est elle encore que l'on vise de nos jours, avec le fol espoir de l'anéantir. Comme si l'Eglise n'avait pas existé avant les Jésuites ! Comme si leur Compagnie était son dernier rempart et qu'à supposer qu'elle disparaisse, l'œuvre immortelle du Christ devait disparaître avec elle ! Nos incrédules ont décidément d'étranges naïvetés et de non moins étranges illusions !

Mais dans la haine dont nous parlons, je vous l'ai dit, il y a autre chose.

II

On les hait, Messieurs, on les craint, on les repousse parce qu'ils sont une force morale et religieuse au service de l'Eglise.

D'abord, ils sont tous des hommes profondément cultivés. Ils étudient jusqu'à trente-trois ans et beaucoup d'entre eux professent les lettres et les sciences toute leur vie. Instruits, vaillants, toujours prêts à payer de leur personne sur quelque terrain que la religion soit attaquée, ils sont là pour la défendre. Leur Ordre a produit des théologiens qui comptent parmi les premiers de tous les temps, indéfectibles lumières dans les questions de doctrine. Il a produit également des littérateurs de renom et des savants réputés. Ils sont une élite dans une élite ; leur influence sur les esprits est puissante ; leur prestige est grand, et c'est là une première raison d'une hostilité dans laquelle il entre autant de jalousie que de peur. Tous les hommes de ténèbres sont naturellement contre eux : les ignorants, nourris de préjugés anticléricaux, les politiques et politiciens dont l'irréligion sert les desseins ambitieux, les sectaires de tout nom qui vivent de l'erreur et qui ne peuvent supporter les défenseurs d'une vérité qui les démasque et les condamne. Voilà pour eux, ou plutôt contre eux, des ennemis irréductibles.

En second lieu, ils sont profondément unis. Il n'existe pas une institution religieuse où la parole du Christ : « Aimez-vous les uns les autres » soit plus fidèlement pratiquée. « Ce qui m'attira vers eux, écrit un Jésuite illustre [1], ce fut la manière dont ils s'aimaient. Non seulement je ne vis jamais trace d'un dissentiment parmi eux, non seulement leur aimable politesse me frappa, mais je ne sais quoi dans leur air, dans leurs paroles portait à se dire : « Voyez comme ils s'aiment ! » Ces Jésuites, qui forment une armée considérable, constituent donc une sorte de bloc d'âmes amalgamées par la charité ; et la charité, Messieurs, c'est un ciment d'une cohérence infrangible ; c'est un lien plus étroit que le lien même du sang.

De plus, ils sont librement enserrés dans une forte discipline, dont l'obéissance est le premier et rigoureux principe. A tout novice qui se présente à eux, cette question est posée : « Etes-vous résolu d'obéir aux supérieurs qui tiennent pour vous la place de Dieu, en toutes choses où vous ne jugerez pas la conscience blessée par le péché, même le moindre péché véniel ? » Obéir aux supé-

[1] Maurice Talmeyr. *Un type.*
[2] Schwell, *Cours d'Histoire des Etats européens.*

[1] Le P. du Lac.

rieurs, mais pas comme un cadavre incapable de réagir quand il le faut, — le *perinde ac cadaver* est une calomnie, — mais comme un homme vivant qui a sa raison et sa conscience, voilà la loi des Jésuites. Cet engagement n'est rien de moins qu'un engagement d'héroïsme ; ils le tiendront jusqu'à la mort, et vous pouvez juger par là de ce dont de tels hommes seront capables dans l'ordre du bien.

Un jour que quelques religieux qu'il voulait envoyer en Suède fonder un monastère, manifestaient leur peine de s'exiler, S. Bernard tombe à genoux au pied du tabernacle, puis, se relevant, saisit un bassin de métal, déposé près de l'autel pour les besoins du sacrifice. Dans sa main le métal s'amollit et le saint le pétrit comme une cire tendre. « C'est ainsi, dit-il aux moines étonnés du prodige, que le religieux doit se laisser travailler sans résistance au gré du vouloir divin. » Nos Jésuites se laissent travailler ainsi, et vous pouvez imaginer encore quels hommes sortent d'un pareil travail, quels hommes et quelles œuvres ! Un gouvernement pourra les envoyer à Cayenne, comme en 1852, dans un climat meurtrier, sur une terre inhospitalière où la forêt est mortellement flévreuse ; sur cette terre déjà riche des ossements de leurs frères, ils iront et d'un grand nombre de déportés ils referont des hommes ! Est-il, au surplus, un seul pays barbare ou sauvage dont le sol n'ait bu le sang de leurs martyrs ?

Les Jésuites, Messieurs, sont les soldats les mieux disciplinés et les plus exercés que possède l'Eglise, sa légion thébaine et sa garde impériale. Ses ennemis le savent, et c'est parce qu'ils les redoutent qu'ils les haïssent.

On les hait encore, parce qu'ils sont les premiers éducateurs des temps modernes, leurs succès en font foi. Leurs professeurs ne sont pas seulement des maîtres éminents pour la plupart, lettrés et savants formateurs de lettrés et de savants, ce sont aussi des psychologues de premier ordre. En classe, ils savent fixer l'attention, provoquer l'émulation, inspirer la confiance, donner un enseignement qui s'imprime dans l'esprit et qui, lorsqu'il s'agit de sujets d'élite, peut les conduire très loin. La preuve en est dans le nombre considérable de leurs élèves qui ont fait dans la science, la littérature, l'armée, les plus glorieuses carrières. Ils savent de plus sauvegarder la santé physique et morale des enfants et des jeunes gens qui leur sont confiés, par les alternances réglées du travail et du repos. D'un repos actif, si je puis dire. Pas de ces récréations inertes, maussades, que rempliront des conversations à demi-voix, souvent suspectes. Des jeux ardents, au contraire, violents même, des promenades au grand air, des camps dans la plaine ou la forêt. L'éducation physique, si chère à notre époque, ce sont les Jésuites qui l'ont acclimatée dans ce pays.

C'est si vrai qu'ils sont de grands éducateurs, que nous, les anciens, nous avons tous fait nos études d'après les plans de S. Ignace, revisés par ses successeurs avec un véritable génie d'adaptation. Si vrai, que Cousin, grand-maître de l'Université, qui disait : « On fait sourire ou frémir quand on parle du génie des Jésuites dans l'éducation ! » copiait leur système et en imposait la paraphrase, en août 1840, à tous les recteurs de tous les lycées de France ! Si vrai, que ces maîtres incomparables ont donné à l'Eglise S. François de Sales, Richelieu, Bossuet, les cardinaux de Bérulle et de Polignac, Huet, l'abbé Fleury, Bridaine, Ravignan, du Lac, le P. de Grandmaison, le P. Pinard de la Boullaye ; à l'armée Condé, Rohan, Montmorency, Villars, Luxembourg, Gramont, Boufflers, d'Estrées, Foch ; à la magistrature Lamoignon, Séguier, Molé, Nouvion, de Mesme, d'Aligre, d'Argenson, Potier, d'Ormesson, Montesquieu, Hénault, de Sèze ; aux lettres et aux sciences le Tasse, Galilée, Juste Lipse, Santeuil, Descartes, Corneille, Cassini, Molière, Saint-Simon, Choiseul, La Rochefoucauld, Fontenelle, Pompignan, Turgot, Voltaire, Fréron, La Condamine, Grenet, Helvetius, Crébillon, Buffon, Diderot, Maury, Lagrange, Bernard de Jussieu, Joseph de Maistre, Lamartine. Et je ne note ici que les noms les plus illustres.

Une telle constatation n'empêche pas certaines gens de dire que les Jésuites n'ont jamais élevé que des cancres, ou encore qu'ils ne sont bons qu'à débiliter les cerveaux !

On les hait enfin parce que — et c'est là leur devise — « la compagnie de Jésus n'a et ne veut avoir d'autres amis et d'autres ennemis que ceux de Dieu et de l'Eglise [1]. » Leur histoire tout entière prouve que tel est bien, depuis qu'ils existent, le principe directeur de leur conduite et de leur action. Les amis de Dieu et de l'Eglise les ont toujours trouvés avec eux, et par contre, les ennemis de Dieu et de l'Eglise les ont toujours trouvés dressés contre leurs prétentions injustes et prêts à les combattre. Position franche, décidée, irréductible, dont le résultat fut qu'il est arrivé que ceux dont ils soutenaient la cause les ont quelquefois méconnus, et que les ennemis de Dieu et de l'Eglise se sont toujours montrés à leur égard d'une hostilité implacable. Jésus, dont ils portent le nom, a dit à ses disciples : « Ils m'ont haï, ils vous haïront. » Cette douloureuse prophétie peut leur être appliquée avec plus de raison peut-être qu'à tout autre Ordre religieux. Mais Jésus a dit aussi : « Ne craignez rien ! » Et les Jésuites ne craignent rien. Là est leur force, une force que rien n'a vaincue et ne vaincra.

J'ajoute que c'est heureux, car cet Ordre si souvent et si ardemment persécuté rend à la religion et au monde les services les plus signalés. Insistons quelque peu sur ceux dont bénéficient notre pays et l'humanité elle même.

III

Les services rendus par les Jésuites en France et hors de France les mettent au premier rang de l'humanité et du pays [2]. Voyez :

[1] P. du Lac, *Les Jésuites*, p. 209.

[2] Leur action civilisatrice est prodigieuse. La décrire exigerait des volumes. Ce que nous relatons ici n'est pas même une esquisse.

En France, ils avaient des écoles et collèges dans de nombreuses grandes villes : à Paris, la célèbre école de la rue des Postes où l'on a vu, dit non sans malice le P. du Lac, au moment du Seize-mai, des fils des 363, voisins d'étude des fils des généraux de Failly, Fleury, Chanzy, du maréchal de Mac-Mahon, d'un Broglie ou d'un La Rochefoucauld. On y a même vu un neveu de Sadi Carnot remplacé par le fils de M. Buffet. Ce qui veut dire que toutes les classes de la société et toutes les idées politiques s'y rencontraient sans se heurter. Il en était de même rue de Vaugirard et rue de Madrid, de même en province, où leur réputation de professeurs savants et d'habiles éducateurs était aussi brillante et incontestée que dans la capitale. Ils ont donné ainsi au pays une élite d'hommes instruits et de chrétiens convaincus, dont l'influence heureuse fut considérable, tant au point de vue patriotique qu'au point de vue religieux. Leurs écoles étaient des écoles de chefs.

Voici des services plus éclatants. Aux jours terribles des deux dernières guerres, alors que tous les religieux luttaient de dévouement et d'héroïsme, les Jésuites ont surpassé les autres. En 1870, on les trouve partout, intriguant pour faire le bien et se sacrifier. Pendant la bataille de Pont-Noyelles, l'un d'eux, le P. Vautier, se tient près d'une batterie et encourage si bien les artilleurs qu'ils contraignent l'ennemi à battre en retraite. A Laon, le P. Arnold saute avec la citadelle. A Buzenval, le P. Tailhan, atteint au front d'une large blessure, reste quand même sur la ligne de feu et est mis à l'ordre du jour de l'armée. Sous Orléans, le P. de Rochemontreix, renversé d'un coup de sabre pendant qu'il emporte un blessé, est fait prisonnier, s'évade et court au Mans pour soigner les varioleux. On trouve ainsi une centaine de Jésuites sur les champs de bataille. Les autres sont dans leurs maisons transformées en ambulances[1].

Pendant la dernière guerre, les Jésuites, comme tous les religieux, ont de même bien mérité de la patrie.

Quel sublime spectacle, Messieurs ! D'abord, à l'appel de la mobilisation, ils ont répondu, tous. Ils sont accourus, tous. On les avait chassés hors des frontières : ils repassent la frontière ; et les voilà. Dans le Luxembourg, ils font en partie la route à pied jusqu'à Arlon, car les Allemands violent déjà les neutralités. Le maire, étonné, lève les bras au ciel : « Il en passe, des curés ! Maintenant, Messieurs, la République ne trouvera plus que vous êtes de trop ! » Parole de brave homme et d'homme de bon sens.

D'Angleterre, d'Italie, d'Espagne, de Belgique, ils se précipitent. De bien plus loin : de l'Orient et du bout du monde. Ce fut la stupéfaction et l'admiration de nos fonctionnaires à l'étranger de voir que le nombre des religieux mobilisés qui s'embarquaient pour la France formait, sur certains bateaux, le quart du contingent.

[1] Lecanuet, *L'Eglise de France sous la Troisième République.*

Tous, sans exception, abandonnent leurs missions si chères pour venir prendre leur part des travaux de la défense nationale. Eux qui n'auraient pas cru devoir obéir à l'appel d'une mère mourante, ils ont obéi à celui d'une patrie menacée[1].

Ils ont quitté les steppes, la brousse, les vastes étendues de neige et de glace, l'implacable soleil tropical, la hutte, la paillotte qui leur sert d'église, les grands et beaux collèges du proche Orient et de l'Asie, et les voilà sur le chemin qui conduit aux plus terribles batailles de tous les temps.

C'est que tous, à l'annonce que la France était attaquée, ont senti qu'ils étaient ses fils malgré tout et qu'elle était leur mère. C'est que, « quand le sol de la patrie est envahi injustement, quand toute une partie du territoire est en ruines, quand toute une civilisation antique et d'essence catholique est menacée, on ne mesure pas son dévouement, on n'épilogue pas sur la manière de servir, surtout quand on est un religieux. » Aimer son pays, le défendre, repousser l'ennemi et reconquérir la frontière, c'est un devoir sacré : ils l'accomplirent.

Et quelle a été la conduite et l'attitude de ces Français chassés par d'ineptes et infâmes sectaires et revenus avec enthousiasme servir la patrie, combattre et mourir pour elle ? On l'a dit : « Une légion de héros; non pas de héros brillants, fastueux, empanachés et clinquants, mais des hommes modestes, calmes, presque effacés, d'un dévouement et d'un courage sans bornes dans toutes les tribulations, et jamais oublieux du grand souci des âmes[2]. » Il y en a qui combattent comme soldats, exposés au feu comme les autres ; ils se montrent si braves que tous ou à peu près sortent du rang, deviennent des chefs, lieutenants, capitaines, commandants. Ils sont à Charleroi, à Guise, aux Marais de Saint-Gond, à Arras, sur la Somme, à la seconde Marne, sur l'Aisne, à Vauquois, au Chemin des Dames, à Verdun. Partout où l'on se bat, ils se battent, et partout au premier rang, Messieurs, vous trouvez des Jésuites !

Un Père Catlin, le 29 septembre 1918, attaque une position hérissée de défenses redoutables. Il prend 200 prisonniers, six pièces de 105, quatre de 77, vingt mitrailleuses et garde la position conquise. Un Jésuite encore, le P. Loury-Lavergne, est fait prisonnier, s'évade, revient à son régiment, est blessé, intoxiqué, passe six mois dans une tranchée de première ligne sans prendre un seul jour de repos. Le P. Pierre Davau, simple combattant des armées d'Orient, sombra à bord de la *Provence* torpillée, après s'être dépouillé de sa ceinture de sauvetage en faveur d'un compagnon d'armes, père de plusieurs enfants[3]. Le P. Régis, réformé, veut servir : il sert comme brancardier, puis comme soldat. A l'assaut du 9 mai 1915, il commande les grenadiers qui pré-

[1] P. Lhande, *Le Christ dans l'Ile Rouge.*
[2] Henry Bordeaux, *La France et les Religieux.*
[3] P. Lhande, *Le Christ dans l'Ile Rouge.*

cèdent la première vague, prend deux tranchées l'une après l'autre, tente de neutraliser une mitrailleuse à coups de grenades, tombe frappé à mort, mais avant de mourir a encore le sang-froid d'indiquer à son capitaine l'emplacement de la mitrailleuse.

D'autres étaient aumôniers, brancardiers; ils revêtaient une chasuble sur l'uniforme souillé des tranchées, disaient la messe, confessaient, passaient leurs jours et leurs nuits à ramasser les blessés et à enterrer les morts. Les blessés, ils allaient les chercher entre les lignes ; ils les apportaient sur des brancards, dans la boue, à travers les trous d'obus, sous la mitraille, dans leurs bras, sur leur dos, faisant sans arrêt le périlleux trajet du poste de secours à la ligne de feu, de la ligne de feu au poste de secours. Les morts, ils les relèvent à quelques centaines de mètres de l'ennemi. Le Jésuite Vichy fait ce funèbre travail pendant six jours et six nuits, et parvient à confier à la terre trois cents cadavres qui, sans lui, fussent restés sans sépulture. Celui-là était devenu légendaire parmi les soldats. Et combien d'autres ! le Jésuite Amblard, les Pères Constant, Gilbert, Brottier, Doncœur, encore une fois combien d'autres !

« Pendant les nuits qui suivaient une attaque, a dit un héros de la guerre, Jacques Péricard, des hommes bravaient les mitrailleuses pour parcourir les champs de bataille, même alors qu'il n'y restait plus de blessés. Ils allaient ramasser les morts. Ils risquaient leur vie pour donner une sépulture à des cadavres. » Qui étaient ces hommes ? Il y en avait de toute origine, mais au premier rang il y avait les prêtres et les religieux, et en avant de tous, les Jésuites !

Qu'ont-ils fait encore pendant la guerre, « ces revenants d'un injuste exil » ? Ils ont été dans les armées le levain des idées élevées, le soutien des âmes, les mainteneurs de la flamme sacrée. Ils ont ennobli la vie des soldats, ils l'ont moralement, chrétiennement sanctifiée.

En résumé, Messieurs, nos religieux et les Jésuites en tête, pendant la guerre, ont été de bons Français. Ils n'ont pas boudé une patrie ingrate et injuste ; ils se sont donnés à elle avec toutes leurs forces et tout leur sang. Ils ont partagé le sort de nos poilus. Officiers ou simples soldats, ils ont été des modèles de cran et de vaillance. Des milliers sont morts. Le reste a survécu à la tourmente, et la croix d'honneur a fait une tache rouge sur bien des frocs, tache glorieuse qui atteste que ceux-là n'ont pas épargné leur sang. Dans cette légion glorieuse, les Jésuites ont leur part et elle est grande. Pas un coin de la France envahie où la mort en embuscade n'en ait fauché quelques-uns. Les balles et les éclats d'obus ont déchiré leur chair, comme les fouets et les clous ont déchiré la chair sacrée de leur Christ. Ils mouraient sans regret comme sans crainte, espérant que Dieu donnerait à l'effusion de leur sang une valeur de rédemption et de résurrection pour leur pays.

Certes, Messieurs, en leur rendant ce juste hommage, je n'entends pas dire qu'ils ont été les seuls à montrer du courage. Non, non, tous nos combattants ont été admirables de vaillance et d'endurance. J'entends dire seulement qu'ils se sont battus en vrais Français, qu'ils ont concouru au salut de la France et qu'il serait abominable de priver de nouveau de leurs droits ceux à qui nous devons la victoire et le salut.

Hors de France maintenant.

Hors de France, les Jésuites sont des missionnaires dont l'action et les succès sont incomparables. Ne parlons pas de leurs missions anciennes, du Paraguay par exemple, qu'ils ont colonisé, organisé, arraché à la sauvagerie et à l'oppression. Là survivent encore, réfugiés au fond de leurs forêts, les restes de ces malheureux Indiens qui ont fui devant les bandes cruelles de Fernand Cortès. Les Jésuites arrivent, ils rassemblent cette race des Aztèques pourchassée, dispersée, mourante. Ils leur apprennent à s'habiller, à travailler aux métiers des pays civilisés ; avec la religion, ils leur enseignent les lois de l'honneur, et ils arrachent ainsi à l'extermination un des plus nobles et des plus vieux débris de la race humaine. « Quand ils n'auraient fait — c'est Montesquieu qui parle — que de les réhabituer à la vie sociale en leur apprenant l'industrie, l'amour de la discipline, l'amour de l'humanité, les Jésuites auraient bien mérité des hommes. »

Ne parlons pas non plus de leurs succès en Extrême-Orient. S'ils obéissent au pape, a dit Henri IV, c'est pour travailler à la conversion des infidèles. Et de fait, c'est par eux que Dieu a converti les Indes. Ce même Henri IV les envoya évangéliser la Nouvelle France que venait de fonder Champlain sur les bords du Saint-Laurent, et il leur confiait de même une mission pour Constantinople, sûr que, par là, ils répandraient dans l'Empire turc, avec la religion catholique, le prestige du nom français.

Ces faits glorieux sont loin, trop loin, oubliés. D'autres se reproduisent sous nos yeux.

Où leur maîtrise éclate, en nos temps, c'est dans le Liban et en Syrie. Ils s'y sont installés, au milieu de difficultés inouïes, en 1831 ; ils y ont fondé une mission qui ne tarda pas à être prospère, mais qui fut anéantie en 1866, au cours du terrible soulèvement des Turcs contre les chrétiens, brusque orage où cinq de leurs Pères furent massacrés. Quand des Jésuites sont abattus, il en repousse d'autres ! Bientôt les ruines sont relevées. Le collège de Ghazir est ouvert, un séminaire accueille le futur clergé, l'Université de Beyrouth, l'Université Saint-Joseph fameuse dans tout le proche Orient, fonctionne avec toutes les ressources que réclament les nécessités scientifiques du moment. Les lettres françaises y fleurissent. Lockroy, un de nos futurs ministres, brosse des décors pour la représentation que donnent les élèves des Pères ; Renan pleure aux scènes du drame que jouent ces mêmes élèves dans notre langue. Les plus redoutables ennemis de la religion chez nous, Gambetta, Jules Ferry, Charles de